

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE V

(Suite)

Faraude, en entrant dans la cuisine, jeta un coup d'œil investigateur autour d'elle.

—Eh bien, monsieur, dit-elle, vous n'avez donc pas gardé Mathurin, selon votre charitable promesse ?

—Il n'est pas venu, Faraude, il n'est pas venu ; je n'ai vu personne.

—Il lui sera arrivé quelque chose, grommela Faraude en épinglant la pièce de son tablier de toile ; il aura fait quelque étourderie, et M. le curé l'aura puni. Le jour de Noël pourtant, un homme de Dieu pourrait bien pardonner à un enfant et ne pas le priver de son congé.

M. Ronan, qui s'en allait vers la grande table ronde, en racontant à Clémence comme quoi en faisant un somme il avait rêvé qu'on volait l'oie de Noël, n'entendit pas cette réflexion, et le petit accès d'humeur de Faraude n'influa pas sur la gaieté générale.

Elle-même se remit bien vite en écoutant Clémence qui peignait à ses parents les splendeurs de la grand-messe.

C'était M. le curé lui-même qui avait officié ; il y avait sur l'autel une garniture de fleurs d'or donnée par la femme de l'adjoint ; l'église était remplie à ne pas permettre de tourner sa chaise ; c'était un prêtre étranger qui avait prêché, et quel beau sermon il avait fait !

Enfin, rien n'était oublié dans cette bonne et douce conversation d'une famille foncièrement chrétienne où tous les cœurs étaient animés des mêmes sentiments. Faraude, selon son habitude, se mêlait de loin en loin à la conversation et apportait au récit de Clémence l'appoint de ses propres observations qui étaient parfois d'une finesse étonnante.

Au dessert, on arrangea l'après-midi. Il fut convenu que toute la famille assisterait aux vêpres.

A l'issue des vêpres on ferait quelques visites de parents, on irait voir les crèches et prendre chez les pâtisseries suisses la grande tarte qui serait la pièce résistante du désert du dîner de Noël.

Le soir après le dîner, on monterait dans la chambre de M. et Mme Ronan, on jouerait aux cartes, aux échecs, et un bon grog viendrait terminer hygiéniquement la soirée.

—Et à dix heures tout le monde sera couché, dit Mme Ronan qui n'aimait pas les veilles prolongées ; je te recommande de le dire à la jeunesse, Ronan.

Naturellement, Faraude opinait du bonnet à tous ces projets, se préparait de bonne grâce à garder la maison et s'engageait à servir le dîner pour six heures.

Bientôt elle se trouva seule dans la vieille maison et, comme nulle opération culinaire ne réclamait encore ses soins, elle se mit à tout ranger autour d'elle.

Puis quand son œil exercé ne trouva rien à reprendre à l'agencement des divers ustensiles dont elle avait le maniement et la garde, elle se dirigea vers une vaste armoire qu'elle ouvrit toute grande.

Là s'étaient ses richesses personnelles, en linge et en ces bons habits de drap qui lui avaient valu le surnom de Faraude ; là s'entassaient, sous la forme de vêtements inusables, ses économies de dix ans.

Quelque bien fermée que soit une armoire, il s'y glisse toujours quelques poussières, et Faraude les fit

bien vite s'envoler en frappant sur les piles. Puis elle déplaça quelques pièces uniquement pour le plaisir de voir briller les plis du beau drap lustré. Le temps des étrennes approchait, et elle croyait déjà entendre à ses oreilles la voix joyeuse de son maître s'écrier en frappant sur sa plus belle pièce de drap :

—Eh bien, Faraude, voilà un an de plus que nous sommes ensemble, quelle est la pièce d'habillement que tu désires pour cette année ?

Et Faraude examinait, déplaçait, calculait. Finalement elle fit quitter à un corselet, qui montrait un peu la corde, la pile d'honneur pour le placer parmi les vêtements de rebut entassés dans le bas de l'armoire.

Cette exécution faite, elle prit dans son tablier un de ces cocos ouvrages dans lesquels s'enroulent les chapelets, ferma les deux battants de l'armoire, mit la clef dans sa poche et retourna s'asseoir au coin du feu.

Elle venait de dévisser le coco et plaçait entre ses doigts rugueux un chapelet à granis noirs, quand elle entendit frapper à la grande porte qui fermait la cour.



Si ce n'était Noël aujourd'hui, je te casserais mon balai sur le dos. (Voir page 21.)

—Ce sont des gamins, dit-elle tout haut. Cette porte là ne s'ouvre que les jours où l'on travaille.

Mais les coups très réguliers redoublaient, et Faraude impatientée se saisit d'un balai, sortit, traversa la cour et se dirigea vers la porte à laquelle on frappait.

—C'est une honte de faire du tapage comme cela à la porte d'une honnête maison pendant les offices de Noël, dit-elle tout haut ; et si vous frappez encore, mauvais drôles, vous sentirez le poids de mon balai.

—Eh bien, c'est comme ça que tu me reçois ? dit une voix grêle ; il faut pourtant bien que je frappe si je veux entrer.

Aux premiers mots Faraude avait souri doucement, et la phrase était à peine achevée que la porte s'ouvrait sous sa main.

—Ah ! mon Mathurin, c'est donc toi, dit-elle gaiement.

Et elle entoura de ses deux bras le visiteur, un petit jeune homme brun, aux vêtements râpés, aux

souliers éculés, et lui appliqua un double baiser sur la joue.

Puis, refermant la porte, reprenant son balai, et s'en allant vers le cuisine, elle ajouta :

—Pourquoi es-tu venu par là, petit frère ? Tu sais bien que cette porte là, par où entrent et sortent les ballots, ne s'ouvre jamais les dimanches ni les jours fériés.

—Et par où serais-je entré ? dit Mathurin jouant l'humeur.

—Par la boutique donc. La porte reste ouverte, d'abord parce qu'elle a une clochette qui annonce l'entrée des gens ; puis parce qu'il se trouve toujours quelqu'un dans la boutique, et qu'il n'y a qu'à jeter un coup d'œil par la porte vitrée pour voir ce qui se passe dans la boutique.

—J'aurais pu venir ce matin, mais j'ai pensé que vous étiez tous à la grand-messe, dit Mathurin en se laissant tomber sur une chaise.

—Je te l'ai dit, petit, jamais la maison reste seule, il y a trop de choses à garder dedans. Ce matin, c'est monsieur qui a fait la soupe, la messe de minuit l'avait fatigué. Il avait dit qu'il t'inviterait à

dîner si tu venais, et j'étais bien au regret de ne pas te voir arriver. Mais puisque te voilà, il n'y a pas de mal. Veux-tu manger quelque chose en attendant le souper ?

—Merci, j'ai déjeuné.

—Où ?

—Au Cheval-Blanc.

—Au Cheval-Blanc ! répéta Faraude en fronçant les sourcils ; c'est donc à crédit que tu as déjeuné ?

—Non, un camarade qui a payé pour moi.

Faraude hocha la tête d'un air désapprobateur, et, déposant son balai dans l'encoignure de la cheminée, s'assit vis-à-vis du jeune homme et reprit avec sa bonne humeur habituelle :

—Parlons un peu des messieurs du presbytère. Comment va M. le recteur ?

—Comme un homme qui a eu la bile remuée par la colère, répondit d'une voix sifflante Mathurin.

—La colère, la colère ! répéta Faraude, un saint homme ! Il fallait donc que le bon Dieu fût offensé, car pour ce qui est du reste, il ne serait pas capable d'élever la voix.

—Je te promets, Marion, qu'il avait une bonne voix pour me donner mon congé, et une bonne main pour me faire passer la porte.

—Ton congé, Mathurin, ton congé ! La porte ? Tu as un congé de plusieurs jours ?

—Je l'ai pris, Marion, et je l'ai pris pour tout de bon. Je ne veux plus aller au Courtil, je ne veux pas être prêtre.

D'un geste plus vif que la pensée, Faraude avait saisi son balai, et, l'appliquant d'une main sur les épaules de son frère, elle le saisit de l'autre au collet et se mit à le secouer si rudement, que le chapeau du jeune

homme roula sur le carreau.

—Ah ! tu t'es fait renvoyer du presbytère, s'écria-t-elle ; ah ! méchant garçon, après ce que j'ai dépensé pour toi, tu ne veux pas être prêtre ! Si ce n'était Noël aujourd'hui, je te casserais mon balai sur le dos.

—Et cela changerait-il quelque chose à ce qui est fait ? glapit Mathurin qui était blême de rage, mais qui ne pouvait se soustraire aux poignets nerveux de son aînée. Et quand mon père me casserait la tête à coups de bûches de hêtres, est-ce que je peux apprendre le latin, moi ?

—Mais puisque tu apprenais la grammaire à l'école ? riposta Faraude qui le tenait toujours par le collet.

—Est-ce que c'est la même chose ? As-tu fini de me secouer, Marion ? Tu ferais mieux d'écouter ce que j'ai à te dire. Il y a bien des manières de se tirer quand on sait ce que je sais, et si tu veux patienter je deviendrai un commis puisque je ne veux pas être prêtre.